

ALPHONSE KARR.

LES
GUÊPES

Juillet.

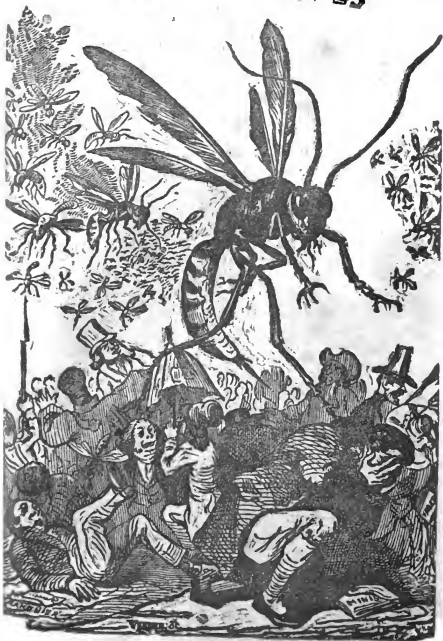
PARIS.

SE VEND RUE DU CROISSANT, 16.


1840.

IMPRIMERIE DE CÉSAR BAJAT,
RUE MONTMARTRE, 131^{re}

LES GUÉPES



SOMMAIRE.

Report d'autre part. — Les médailles des peintres. —
M. Jaubert. — M. de Rémusat, décorés malgré
eux. — Un ex-dieu. — M. Cousin. — M. Jouffroy.
— Il n'y a pas de savans. — M. Arago. — M. G. de
Pontécoulant. — M. Mathieu de la Redorte. —
MM. Etienne. — Véron. — Jay. — M. Neveu. —
M. Ganneron. — M. l'Herbette. — M. Baudoin. —
Duprez et Eliçabide. — Mme Laffarge et Mlle Dé-
jazet. — Hommage que l'auteur se plaît à rendre
à sa propre sagesse. — Mlle Annette Lebrun. —
— M. Fauvel, maire d'Etretat. — M. Meyerbeer.
— M. Lemercier. — M. Hugo. — Les tribuns
du peuple. — Léon Gatayes. — M. J. Janin. —
M. Théodore Burette. — Mme Francia Mollard. —
M. le vicomte d'Aure. — M. Baucher. — M. Mal-

pertuis. — La revue. — Le puff du gouvernement.
 — L'empereur de Russie. — M. Ernest Leroy. —
 Le cheval de Tata. — *Attentat* du 15 juin. — Por-
 trait du couteau. — Gueuleton. — Convoi, service
 et enterrement de la proposition Remilly. — Liba-
 tions. — M. Waleski. — Ordre du jour. — Témé-
 rité de M. Roussel, chef de bataillon de la garde
 nationale de Montreuil. — La fête-dieu. — Un
 monsieur découvre que je suis un *mouchard*. —
 Adresse. — Dernières séances de la chambre des
 députés. — Mort de Redouté. — Bohain's french
 newspaper. — Le satrape Vallée. — M. Bugeaud.
 — Les pianos et les voisines. — La curée.
 — M. Pariset. — La chambre des pairs. — M. Pas-
 quier. — Divers Pasquiers. — M. Decaze. — M. de
 Saint-Aulaire. — M. Auguis. — M. Jouffroy. —
 M. Chambolle. — M. Gouin. — M. Vincent. —
 M. Blanqui aîné. — M. de Bourgoin. — M. de Fon-
 tenay. — M. Deffaudis. — Gaillardises d'icelui. —
 On donne une place à M. Drouin parce qu'il a un
 mauvais caractère. — MM. Laffitte et Arago,
 aristocrates. — M. de Balzac. — Amende hono-
 rable. — *Am Rauchen*.

MAI.



Report d'autre part.

Comme on demandait à M. Thiers si quelques écrivains feraient partie de l'expédition de Sainte-Hélène? — Non pas, a-t-il répondu;— je veux lui laisser toute sa gravité.



Après l'exposition publique des tableaux ,
— on a distribué les récompenses clandestines.

Autrefois , c'était dans une séance solennelle que le Roi donnait lui-même aux peintres et aux sculpteurs les médailles qu'ils avaient méritées. — Depuis quelques années, — ils les reçoivent à domicile — par un garde municipal ; — on ne leur demande pas tout-à-fait le secret, mais bien peu s'en faut. On attribue ce changement à quelques protestations grossières faites par de jeunes peintres ayant plus de barbe que de talent, à la dernière séance royale. Mais il fallait faire mettre les peintres barbus à la porte ou au violon, — et ne pas répondre à un reproche d'injustice dans la distribution des récompenses par une clandestinité qui, entr'autres inconvéniens, a celui de diminuer singulièrement le prix qu'on attache aux récompenses.



Il y avait dix ans que MM. Jaubert et de Rémusat mettaient une sorte d'orgueil à ne pas avoir la croix ; — il y a en effet tant de gens dont on dit : Pourquoi ont-ils la croix ? — que ce n'est pas une très mauvaise chose que de faire demander pourquoi on ne l'a pas. — MM. Casimir Périer, — Guizot — et plusieurs autres ministres successifs avaient en vain offert la croix à ces deux réfractaires.

M. Thiers leur a joué le tour de faire signer leur nomination au roi sans les prévenir, — de sorte que comme ministres du roi, ils ont été obligés de l'accepter et de la porter.

En recevant sa croix, — M. Jaubert a dit : Thiers me paiera cela.



JUIN.

I. — Je reçois en ce moment des nouvelles d'un dieu qui ne laissait pas de m'inquiéter un peu : — je veux parler de M. Enfantin, ex-dieu des saint-simoniens. Je m'étais demandé souvent : — Que diable peut-on faire quand on a été dieu ?

Voici ce que je lis dans une lettre écrite par M. Bory de Saint-Vincent, chef de l'expédition scientifique envoyée à Alger : —
« Nous avons recueilli deux crapauds, dont un assez gros, marqué de taches variant du brunâtre au verdâtre, trouvé pour la première fois par M. Enfantin. »

M. Enfantin, après avoir lutté deux ans contre Dieu, — l'autre dieu, vous savez, — l'ancien, — celui qui a créé le soleil et les

mondes , une foule de vieilleries ; — après l'avoir traité plus que légèrement et avoir essayé d'en faire un dieu de la branche at-née , — M. Enfantin , — homme fait dieu contrairement au Christ dieu fait homme, — avait donné sa démission. — M. Enfantin était, il est vrai, de première force au billard et avait inventé un *bleu* nouveau pour les *effets* ; — mais ce n'était pas là un avenir ni même un présent , — il s'est fait savant ; — c'est bien humble. — Qu'est-ce en effet que d'être *savant* et surtout relativement à l'histoire naturelle ? — c'est simplement passer sa vie à admirer les créations infinies de Dieu et épuiser son intelligence à les comprendre. — Il est triste de jouer ce rôle vis-à-vis d'un rival.

Mais, — M. Enfantin est-il de bonne foi ? s'il avait découvert quelque animal beau et noble comme le cheval, — ou riche , léger féérique comme le colibri , — ou terrible comme le lion, — ou utile comme le chameau ; je croirais à son humilité et à sa résignation,

— comme je crois à celle de ses fils les sous-dieux Michel Chevalier et quelques autres qui se sont résignés à la domination des Bertin , propriétaires du *Journal des Débats*, — et marchent d'un fort bon pas à la fortune et à ce qu'on appelle les honneurs. Mais aller découvrir un hideux *crapaud*, — assez *gros*, — *brunâtre* et *verdâtre*, — un crapaud dont dieu l'*ancien* était honteux, qu'il avait caché dans quelque mauvaise flaque d'eau de l'Afrique, — espérant qu'on ne l'y trouverait pas; — à la façon d'un poète qui froisse et met au feu des vers dont il est mécontent; — d'un sculpteur qui jette avec colère dans un coin — la terre glaise rebelle sous ses doigts. — N'est-ce pas plutôt une dénonciation qu'une découverte : — cela au point de vue de M. *Enfantin*, à la fois dieu et apôtre de la forme. Ne veut-il pas dire : Tenez , voilà ce qu'il fait votre dieu, — le dieu que vous m'avez préféré; — c'est joli, — n'est-ce pas? vous devez être bien content d'avoir un dieu qui fait des choses comme cela.

Il est probable qu'on amènera en France

les découvertes de M. Enfantin, — pour améliorer, par le croisement des *racés*, l'espèce des crapauds, dans notre belle patrie.



2. — Il a plu *toute la journée*. — Le propriétaire du jardin de Tivoli a fait mettre sur ses affiches, annonçant une *grande fête extraordinaire* : Relâche à cause de l'*incertitude* du temps.

= La guerre que l'on fait en Afrique finira par nous paraître très singulière. — En France, toutes les idées tournent au commerce, — à l'industrie, — aux affaires, — et la guerre entraîne de ces actes auxquels on a besoin d'être accoutumé pour ne pas s'effaroucher un peu. — Un journal, intitulé *le Siècle*, écrit dans le même numéro : « *Le ma-*

réchal Valée s'est dirigé sur la plaine du Chétif, — détruisant les tribus et incendiant les récoltes sur pied; — nos troupes ont fait beaucoup de mal à l'ennemi. »

Et à la page suivante, — *Abd-el-Kader a mis le feu à la plaine; — la guerre qu'il nous fait est celle d'un brigand et celle d'un vandale.*

= J'ai vu également le même jour, dans un seul journal, — deux faits différens, — dans lesquels on trouve ces mots : — *« Il a tué deux hommes. »* Dans le premier cas, — l'auteur du meurtre a un pantalon garancé, son action est glorifiée; — l'autre a un pantalon noir, il est appelé en cour d'assises. — Le premier est un brave soldat qui aura de l'avancement, — le second un lâche assassin qui sera guillotiné.



3. — Les philosophes ont peu de succès en ce moment. Tandis que M. Cousin, membre de la Légion-d'Honneur, *sacrifie aux grâces*, — M. Jouffroy, membre de la Légion-d'Honneur, se laisse convaincre de s'être fait donner de l'argent sous divers prétextes, dont la plupart paraissent insuffisants. Les mêmes gens qui ont crié le plus haut contre les turpitudes qu'on a dévoilées, ont voté ensuite contre une mesure qui tendait à les rendre impossibles à l'avenir. — Ce qui montre qu'il y avait plus d'envie que de vertu dans leur bruyante indignation.

* Du reste, en prononçant la publicité des secours donnés aux hommes de lettres, — on se serait mis dans une position difficile. — Du jour où, pour éviter que les fonds du ministère de l'instruction publique soient livrés à des appétits indignes, — on en aura abandonné la répartition à la publicité, — les hommes auxquels on veut les conserver ne les accepteront plus, et de ce moment même il ne se trouvera pour les *consommer* que ceux-là

précisément auxquels on veut les dérober, c'est-à-dire, des gens sans talent et sans pudeur.

Il faut prendre garde qu'il n'en soit de cet argent comme des hospices d'enfans-trouvés, — où, comme nous l'avons déjà fait remarquer depuis la suppression des *tours*, c'est-à-dire du secret, — on a déposé beaucoup moins d'enfans aux hospices, mais pour en déposer beaucoup plus au coin des bornes, — et dans les auges des pourceaux. Deux enfans nouveaux-nés ont été, hier, trouvés dans deux quartiers différens, sur des tas d'ordures.

Le ministère de l'instruction publique est, en France, une des niaiseries les plus graves. — Le ministère n'exerce aucune influence littéraire, d'aucun genre ; — il n'a aucun rapport avec les hommes qui écrivent ; — il ne les connaît pas. Il change les heures des classes et des récréations dans les collèges ; — il fixe le *maximum* des *pensums* ; — il modifie la forme des concours. Mais pour la littéra-

ture vivante, — pour celle qui a tant de pouvoir sur les cœurs, — sur les esprits, — sur les mœurs, — il ne sait pas ce que cela veut dire.



4. — M. Arago et M. G. de Pontécoulant, tous deux chevaliers de la légion-d'honneur, savans illustres dans le monde entier, ont écrit l'un contre l'autre une brochure, — dans laquelle chacun des deux prouve clair comme le jour que l'autre est un ignorant.



5. — M. Mathieu de la Redorte, — membre de la chambre des députés, — chevalier de la légion-d'honneur, est nommé ambas-

sadeur en Espagne à la place de M. de Rumigny, membre de la légion-d'honneur. M. Mathieu de la Redorte est un homme fort distingué sous plusieurs rapports, et contre la nomination duquel je n'aurais rien à dire, s'il s'agissait d'une autre ambassade; — mais sa qualité de parent de Joseph Bonaparte, — et la religion réformée à laquelle il appartient, rendent peu convenable sa mission auprès de S. M. CATHOLIQUE.

Comme ce n'est pas le mérite incontestable de M. de la Redorte qui a motivé cette faveur de M. Thiers, — ainsi que le prouvent suffisamment d'autres choix plus malheureux; — il faut en chercher la cause ailleurs. M. Mathieu de la Redorte est riche, — et à une époque qui ne précédait que de quelques mois la rentrée *nécessaire* de M. Thiers aux affaires, — il lui avait prêté de l'argent dans une circonstance des plus embarrassantes.

M. de la Redorte est un homme peu patient, qui inspire à M. Thiers une profonde terreur, et auquel il n'oserait pas manquer de parole.

Ce témoignage de reconnaissance a fait dire de M. Thiers :—décidément ce n'est pas un *Fesse-Mathieu*.

En outre, il devait acheter une action du *Constitutionnel*, et c'était une chose assez importante.

La propriété du *Constitutionnel* est divisée entre MM. Etienne, chevalier de la légion-d'honneur ; — Véron, chevalier de la légion-d'honneur ; — Jay, chevalier de la légion-d'honneur ; — et quelques marchands de vins et de bois retirés, et chevaliers de la légion-d'honneur ; — ça été de tout temps un gouvernement fort agité, et avant l'entrée de M. Véron — dans les conseils, la discussion s'y animait par fois au point qu'on y échangeait des coups de chaise. — M. de

Saint-Albin, le père, chevalier de la légion-d'honneur, — y faisait des 18 brumaire presque périodiques.

M. Véron n'y a donc qu'une puissance très disputée, — et qui peut à chaque instant lui échapper. M. Mathieu de la Redorte devait acheter l'action de M. Roussel, chevalier de la légion-d'honneur, et adversaire de M. Véron dans le conseil, — et par ce moyen, ranger ce vieux carré de papier d'une manière immuable, sous les ordres de M. Thiers ; — mais la nomination signée, — M. de la Redorte a changé d'avis, — et M. Roussel voyant qu'on ne voulait plus acheter son action, a commencé à dire qu'il ne voulait plus la vendre.



6. — Voici des remaniemens de préfec-

tures, — comme je l'avais prédit dans un volume précédent. — Mais, que n'ai-je pas prédit dans mes volumes précédens ?

Entr'autres choses, — l'élévation du petit Martin, — chevalier de la légion-d'honneur.

= Il y a à Versailles une chapelle très sombre. — Le Roi la visitait, et on avait laissé ouverte la porte d'entrée pour donner un peu de lumière. — S. M. demande une lettre à un des chevaliers de la légion-d'honneur qui l'accompagnaient, et dit : Je peux à peu près y lire; — mais la Reine ne le pourra pas.

M. Neveu, l'architecte, chevalier de la légion-d'honneur, s'approche du Roi, et lui dit : Sire, — j'ai trouvé un moyen.

— Ah ! tant mieux !

— Un moyen d'une simplicité incroyable. — Il s'agit de remplacer la porte d'entrée qui est pleine, par une porte vitrée. — Le Roi

eut beaucoup de peine à faire comprendre à M. Neveu qu'une porte qui ne donne pas assez de jour quand elle est ouverte, n'en donnera pas davantage quand elle sera vitrée.



7. — Quand ce volume paraîtra,—M. Ganneron, — député, et chevalier de la légion-d'honneur,—se rappellera-t-il avoir dit dans une maison, hier soir : —*nous venons de bâcler quinze lois.*



8. — M. l'Herbette, chevalier de la légion-

d'honneur, a adressé des interpellations au ministère relativement aux deux journaux ministériels du soir, le *Moniteur Parisien* et le *Messenger*. Voici le secret de cette petite comédie. M. Baudoin, gérant du *Moniteur*, — et chevalier de la légion-d'honneur, — voudrait anéantir M. Brindeau, gérant du *Messenger*, lequel voudrait absorber M. Baudoin.

Le petit *Moniteur*, qui est imprimé à 7,000 exemplaires, est préféré par le ministère au *Messenger*, qui n'en vend que onze cents, et on lui donne les dépêches les plus fraîches et les meilleures. Le *Messenger*, d'après un contrat, est assuré de deux années d'existence. — M. Brindeau, menacé de les passer dans l'abaissement et l'humiliation, — a songé à M. l'Herbette, à côté duquel il dine tous les jours au café de Paris, — et il l'a prié de forcer le ministère à s'expliquer clairement à son sujet ; — desorte que les attaques formulées par M. l'Herbette contre le ministère, — étaient réellement faites par M. Brindeau,

gérant du *Messenger*, journal acheté par le même ministère.



9. — Les moralistes et philanthropes ayant de tout temps attribué les crimes des hommes à l'ignorance, — il est devenu fort à la mode parmi les assassins et les voleurs, — d'avoir un peu de littérature. — On se rappellé les tragédies et les chansons de Lacenaire ; — l'homme à la mode en ce moment est Eliçabide. — Clément Boulanger, qui est un homme de talent et de tact, a eu raison d'écrire aux journaux qui l'avaient annoncé, qu'il n'était pas vrai qu'il eût fait le portrait de cet assassin pour le publier.

Voici, au sujet d'Eliçabide, une petite anecdote que le chanteur Duprez a racontée

lui-même avec beaucoup de gaité et d'esprit :

Il y a eu, — il y a quelque temps, une fièvre de plâtre incroyable. — On a publié la statuette de tout le monde. — Un marchand qui n'avait pu placer tous les exemplaires de celle de Duprez, — a imaginé d'envoyer ce qui lui restait en province et de les faire vendre comme représentant Éliçabide. A Bordeaux, le peuple s'est indigné en voyant le scélérat et a brisé plusieurs statuettes.

Le commerce ne peut manquer de s'emparer avidement de ce débouché pour les *illustres* qui lui restent en magasin. — On a déjà envoyé 350 Déjazet dans les départements, — pour être vendues sous le nom de madame *Laffarge*, accusée d'avoir empoisonné son mari.

Je me réjouis fort d'avoir résisté à l'honneur du plâtre.



10. — Lettre de mademoiselle Annette Lebrun, — m'affirmant que ses cartes étaient faites avant celle de M. Meyerbeer, membre de la légion-d'honneur, — qui a eu la modestie de supprimer dans son imitation la petite branche de laurier.

= Lettre de M. Fauvel maire d'Étretat m'annonçant la réception des 1,750 francs que nous lui avons envoyés.



11 = M. Népomucène Lemer cier, membre de la légion-d'honneur, est mort. C'était

un assez beau talent et un très beau caractère. — Voici à l'Académie un fauteuil vacant. — Voyons comment on fera pour ne pas le donner à M. Hugo, membre de la légion-d'honneur.

= Les journaux parlaient seulement hier de l'attaque et de la défense de Cherehell, — dont il était question dans les *Guepes* du mois dernier.

= Je me trouvais à la campagne hier, — et je voyais des gens du peuple — des ouvriers, mangeant, buvant, dansant à faire envie.

Et je me rappelais nos modernes tribuns et les phrases qu'ils font à la Chambre sur le peuple et sur le bonheur du peuple.

Et je me dis, — les Gracques, — ces colosses républicains; — aux jarrets et aux bras d'acier, — au front élevé, — aux cheveux drus et serrés, aux yeux assurés et

étincelans, à la voix puissante assez pour remplir le Forum, — ont aujourd'hui pour successeurs de jeunes valétudinaires chauves et en lunettes ou de vieux avocats asthmatiques.

Comment ces hommes peuvent-ils comprendre le peuple, — ses malheurs et ses besoins?

Aussi, écoutez-les. — Ce n'est pas la sécurité et la meilleure organisation d'un travail suffisamment rétribué qu'ils demandent pour le peuple.

Non, c'est le droit d'aller voter dans les collèges électoraux, c'est le droit d'aller de temps à autre mettre dans une urne un morceau de papier en faveur d'un avocat ou d'un marchand de bœufs ambitieux, qu'il ne connaît pas.

A voir ces pauvres tribuns, — tristes, mo-

roses, pâles, — étiques, — somnolens, mor-
nes, ennuyés.

A voir le pauvre peuple, — buvant, man-
geant, faisant l'amour avec ses puissantes
facultés.

On se demande si les premiers ne sont
pas un peu plaisans dans leur pitié pour les
seconds ; et on s'attriste de voir le bonheur
que les phytiques amis du peuple veulent
lui faire à leur taille.



12. — Gatayes est allé voir Janin,
membre de la légion-d'honneur, et il l'a
trouvé fort embarrassé. — Il y a quelques
années, il s'est intéressé à une vieille femme
qu'il a rencontrée dans la rue. — Il l'a fait en-

trer dans un hospice où elle se trouve fort heureuse. La veille, elle avait été malade, — et ce jour-là, se trouvant mieux, elle s'était dit : Il ne faut pas que je meure sans avoir vu M. Janin. — Elle s'était fait accompagner par une femme de la maison, — et à petits pas chancelans, — elle était arrivée à la rue de Vaugirard. — Là, je ne sais comment, — elle avait réussi à monter les étages, — peut-être a-t-elle mis deux heures ; — mais enfin elle est arrivée. — Janin l'a reçue de son mieux, — il a déjeuné avec elle et avec Théodose Burette, — Théodose Burette, savant et homme d'esprit, est le Gatayes de Janin, — il a glissé de l'argent dans sa poche, — il a été simple et bon, — il lui a parlé du régime de l'hospice, — il l'a écoutée avec intérêt, — il a retrouvé, pour accueillir cette pauvre femme, — tous ces soins affectueux qu'il garde au fond du cœur depuis qu'il a perdu sa chère vieille tante.

« Allons, — ma bonne, — lui dit-il, — Théodose et moi nous irons vous voir, — il ne faut

pas vous fatiguer ainsi à venir; je suis jeune, moi, j'irai là-bas.

Tout cela était fort bien; — mais la bonne vieille avait épuisé tout le reste de ses forces pour arriver à l'aire du farouche critique. — Quand il fallut descendre l'escalier, ses pauvres vieux genoux fléchirent; — en vain Janin, d'un côté, — Théodose Burette, de l'autre, voulurent la soutenir, — impossible de descendre. — A ce moment Gatayes arriva, — et on lui expliqua la situation. — Parbleu, dit-il, — il faut descendre la vieille sur un fauteuil que nous porterons.

L'idée est adoptée: — on place la vieille sur un fauteuil, — Gatayes prend les pieds de devant, — Janin et Burette le dossier, et on descend un peu haletant. — Allez, — allez, — la bonne, — disait Burette, — il n'y a pas beaucoup de reines qui aient un attelage comme le vôtre.



13. — J'ai reçu toutes sortes de livres. — D'abord les *Grains de sable* de Mme Clara-Francia Mollard;—une lettre de Victor Hugo, en tête du volume, en fait un éloge charmant.

Un ouvrage de M. le vicomte d'Aure, — rempli de vues neuves et utiles sur l'amélioration de la race chevaline;—une petite brochure que M. Baucher appelle *ses passe-temps*, — bagatelle qui demandait tout simplement quinze années de luttes, de travail et d'efforts, et une intelligence des plus distinguées; —des vers de M. Malpertuis sur les *Cendres* de Napoléon, vers qui servent d'enveloppe à des idées justes, grandes et poétiques, etc., etc.



14. — Aujourd'hui a eu lieu la grande revue de la garde nationale. — Vers l'heure du dîner, les rues étaient remplies de citoyens violets et apoplectiques ; — les malheureux étaient depuis le matin exposés à un soleil ardent, — empaquetés, serrés, ficelés, — comme vous savez ; — plusieurs en mourront. O saints martyrs, — priez pour nous.

On s'était beaucoup occupé de cette revue : — dans son humilité, le gouvernement n'avait pas cru devoir compter sur la *sympathie* de la garde nationale. — Fidèle à son système d'annonces et de réclames, — il avait imaginé un puff, devant lequel auraient reculé les marchands de pommade mélaïnocôme et d'allumettes pyrogènes.

On avait fait courir le bruit que l'*Empereur de toutes les Russies* assisterait à la revue. — *Le Siècle*, feuille de M. Barrot, l'avait annoncé dans *le corps du journal*. — Le bruit avait grossi, et de braves gens de mon quartier disaient : *Il paraît* que l'empereur de Russie sera dans les rangs de la garde nationale.

Beaucoup s'étaient rendus sur la place de la Concorde — par curiosité, et aussi pour humilier l'autocrate par l'aspect de la tenue d'un peuple libre. — Quelques-uns voulaient crier : Vive la Pologne !

On fut extrêmement désappointé — en ne voyant pas le despote, — ceux qui voulaient crier : Vive la Pologne ! surtout, — et comme ils voulaient crier : Vive quelque chose, — ils crièrent : Vive la réforme.

Il y avait cependant là un spectacle plus curieux que ne pouvait l'être l'empereur de Russie. — M. Thiers s'était mis en grande

sollicitude du cheval qu'il monterait. — Il s'agissait de trouver un cheval qui eût belle apparence, mais qui cependant ne lui fit aucune avanie. Enfin il avait emprunté à M. Ernest Leroy — un petit cheval arabe que monte ordinairement un enfant de quatorze ans, hardi cavalier, — que les amis de M. Leroy appellent familièrement Tata.

Quand on demandait à M. Thiers ce que c'était que ce joli cheval, — il répondait : C'est Leroy qui me l'a prêté. — Ah ! c'est le roi ? — Oui, c'est Leroy.

Les amateurs de chevaux et les habitués du bois de Boulogne disaient : Tiens, — c'est le cheval de Tata.

On n'a pas assassiné le roi ; — décidément la mode en est passée.

M. de Pahlen s'est plaint aux Tuileries —

et a dit hautement que l'empereur de Russie n'était pas et ne devait pas être un canard.



16. — Comme, hier, je sortais de la maison que j'habite, rue de la Tour-d'Auvergne, une femme m'aborde et me dit : Êtes-vous M. Karr ? — Je voudrais vous parler un moment. Je m'incline en lui désignant de la main la porte de la maison, — Non, me dit-elle, passez devant pour me montrer le chemin ; je la salue et j'obéis. Mon domestique était sorti, je m'adresse à la portière pour avoir la clé de mon logis ; à ce moment l'inconnue tire un long couteau qu'elle tenait caché dans son ombrelle et m'en porte un coup dans le dos. La portière jette un cri ; — moi, d'un seul mouvement j'avais paré le coup et saisi le couteau. Marie, dis-je, à la portière, vous laisserez

sortir librement madame, — et vous, madame, vous me permettrez de ne pas prolonger cette petite conversation ; — je la saluai et rentrai chez moi, — tandis qu'elle disait : c'est impossible il faut qu'il ait une cuirasse.

Parbleu, — dis-je à Léon Gatayes, — qui arriva quelques instans après, en lui montrant le couteau : — J'ai bien raison de dire que ces femmes de lettres sont de bien mauvaises femmes de ménage ; en voilà une qui vient de dépareiller une douzaine de couteaux !

— Tu te trompes, me dit Gatayes, celui-ci est le couteau à dépécer.

Puis nous allâmes dîner à Saint-Ouen, et passer le reste de la journée sur la rivière.

Ce matin, j'apprends que l'accident a donné lieu, dans le quartier, à de singulières

appréciations. — Quelques journaux ont présenté le fait avec des circonstances bizarres. — Quelques récits me donnent un air de Don Juan puni, dont je ne veux pas accepter le ridicule; — d'autres pensent que c'est une anecdote inventée à plaisir par quelque feuille facétieuse, — ce qui me rendrait complice d'un mensonge que je n'aurais pas démenti; c'est ce qui me détermine à en parler ici.

Mon ami le docteur Lebâtard, qui est venu voir *s'il y avait de l'ouvrage*, m'affirme que la blessure pouvait être fort dangereuse, et certes j'aurais été atteint si on m'avait porté le coup tout droit au lieu de lever le bras au-dessus de la tête, comme font les tragédiens, sans aucun doute dans la prévision de la lithographie qui pourrait être faite de la chose.

Voici le portrait du couteau auquel je reprocherai un peu de vulgarité. — Il ne

devait certes pas s'attendre à être dessiné par Couveley.



Ses honnêtes dimensions sont de trente-huit centimètres de longueur. — La largeur de la lame est de deux centimètres et demi.

Il est aujourd'hui accroché dans mon cabinet au milieu de mes tableaux et de mes statuettes, avec cette inscription :

DONNÉ PAR MADAME *** (*dans le dos.*)

Maintenant que tout le monde a pu émettre son opinion sur cette aventure, je vais donner aussi la mienne.

L'auteur de cette exagération — est une femme que j'ai désignée trop clairement dans un volume précédent. — C'est la seule fois, depuis que je publie les *Guêpes*, qu'il me soit arrivé de désigner ainsi une femme, à propos

de choses dépassant la plaisanterie. — J'ai fait un acte de mauvais goût ; je ne suis pas fâché de l'avoir expié. Et en y réfléchissant, je ne trouve réellement pas qu'elle ait tout-à-fait tort ; — il faut le dire, il y a dans cette manière de ressentir et de venger une injure , — soi-même, — seule, — en plein jour — quelque chose qui ne manque ni d'énergie ni de courage, et ne manquerait pas de noblesse , — si le couteau n'était pas un couteau de cuisine.

Je le répète, — j'ai fait un acte de mauvais goût, et j'en demande humblement pardon à toutes les femmes.

= Sur la proposition de M. de Sainte-Beuve , la guêpe Padocke est mise à *pieds* pour deux mois.



17. — Voici deux phrases que je trouve dans un livre que j'ai publié il y a fort longtemps.

« Il vient parfois des époques difficiles — où les hommes sérieux, — les grands politiques, — *amis du trône* ou *amis du peuple*, se disent : les circonstances sont graves, — le pays est en danger ; — c'est le moment de dîner ensemble et de manger du veau.

« On mange, — on boit, — on parle ; — bientôt arrive l'instant où tout le monde parle à la fois et où personne n'écoute ; — puis, enfin, — quand on est suffisamment ivre, — on commence à traiter les questions politiques et à discuter le sort des peuples et des rois.

« On appelle ces gueuletons — banquets politiques. »

Ces phrases ont été répétées depuis par

plusieurs journalistes qui n'ont pas cité l'endroit où ils les avaient prises, — ce qui m'est parfaitement égal, — et, loin de me contrarier, m'a procuré le plaisir de porter ainsi à ces ripailles patriotiques un coup dont elles ne se relèveront pas.

La proposition Remilly — était *enterrée* par *la gauche*, livrée à M. Thiers par M. Barrot.

Rappelons-nous que la proposition Remilly n'avait pour but que d'établir par une loi ce que ladite gauche demandait depuis si long-temps avec tant de clameurs, — c'est-à-dire d'enlever aux ministres la possibilité de payer les *dévoûmens intéressés*. Le coup porté m'avait paru à moi-même difficile à parer. — Parbleu, messieurs, disait la proposition, — voilà dix ans que vous criez contre la corruption qu'exercent les ministres ; — puisque vous êtes la majorité, puisque vos amis sont aux affaires, c'est le

vrai moment de la rendre à jamais impossible.

Je ne voyais rien absolument à répondre.

Mais je n'avais pas prévu l'argument que voici :

« Chère proposition, — répondirent ces messieurs, — il s'agissait alors de ministres corrupteurs et de dévoûmens mercenaires ; — mais aujourd'hui que nous avons des ministres vertueux et des dévoûmens désintéressés, — c'est bien différent. Fi des dévoûmens mercenaires ! — on ne doit rien leur donner ; mais le désintéressement, vive Dieu ! — proposition ma mie, — le désintéressement est rare ; — le désintéressement est fort cher et on ne saurait trop payer le désintéressement. »

Pour la galerie cependant il fallait faire bonne contenance ; le ministère eut l'air

d'approuver la proposition Remilly ; mais M. Jaubert, — membre de la Légion-d'Honneur, — envoya à ses amis, et par mégarde à un de ceux qui n'en étaient pas, — une invitation à venir *enterrer* la proposition Remilly. Cette lettre de *faire part*, — tombée ainsi en mauvaises mains, fut rendue publique.

Cela devait tuer un ministre et un ministère ; — mais dans ce temps-ci — on en voit tant d'autres — que l'on n'y fit presque pas d'attention, — et que la proposition Remilly fut enterrée dans l'urne du scrutin.

Les fossoyeurs furent en conséquence conviés à un convoi de 80 couverts chez Véry ; — mais comme ce parti manque d'homogénéité, — comme on l'a péniblement formé d'élémens bizarres, — que c'est une sorte de julienne, de parti-Gibou, — les chefs défendirent qu'on parlât politique dans la crainte que dans la chaleur du banquet on oubliât

son rôle, et que l'on s'aperçût que l'on n'était réuni que par l'intérêt.

On remplaça la politique par divers exercices bachiques, — tels que la charge en douze temps — et l'ingurgitation. — La charge en douze temps est l'art de précipiter un verre de rhum ou d'eau-de-vie dans le gosier d'un seul coup, sans qu'il touche au palais. L'ingurgitation est la charge en douze temps appliquée au vin de Champagne.

L'ingurgitation est susceptible de divers degrés. — Un des représentans de la France, membre de la légion-d'honneur, — dans ce mémorable gueuleton, — réussit à boire d'un seul trait une bouteille entière de vin de Champagne. — Quelques autres convives tentèrent de l'imiter, mais ils versèrent les bouteilles, et répandirent des flots de vin sur leurs cravates et leurs jabots, et les habits de leurs voisins.

Les toasts furent remplacés par des chansons bachiques et érotiques.



18. — Il y a plusieurs mois que j'ai annoncé, — en signalant l'appui que le *Messenger* donnait à M. Thiers, — que M. le comte Waleski serait récompensé de ce dévouement par une ambassade. — Voici qu'on va l'envoyer en effet auprès de l'empereur de Maroc, — pour lui demander des explications au sujet des secours qu'Abd-el-Kader a reçus de lui.

Pendant que je suis en train de rendre moi-même hommage à la sagesse de mes prévisions, — je ferai remarquer le soin avec lequel j'ai cessé de parler de M. Waleski depuis qu'il s'est réfugié dans la vie privée. J'ai,

dès aujourd'hui, le droit de le mettre sous la surveillance d'un de mes insectes ailés.



19.—Holà ! mes guêpes, à moi ! — partez *Mammone*, — *Astarté* — et *Grimalkin*; — je vous confie mes plus intrépides escadrons; — volez à tire d'aile — sur un mauvais petit village qu'on appelle *Montreuil*, près Vincennes, — un hameau célèbre par la grosseur de ses pêches ; — livrez les habitants à la fureur de vos soldats ; — n'épargnez ni le sexe, ni l'âge ; passez le pays au fil de vos aiguillons, — et si je vous désigne de préférence, — *Mammone*, — *Astarté* — et *Grimalkin*, — c'est que je connais votre férocité — et que vous avez pris votre déjeuner dans les fleurs de mes lauriers-roses, — déjeuner d'acide prussique, qui ne peut man-

quer d'envenimer vos piqûres d'une agréable manière.

Voici ce que je lis dans un journal de l'opinion *avancée* : « Les élections municipales seront vivement disputées dans la commune de *Montreuil*, près *Vincennes*.

» Un fait récent est venu donner *une grande importance* au choix des électeurs.

» Le jour de la Fête-Dieu, le maire de cette commune commanda la garde nationale pour assister à une procession ; mais le chef de bataillon, M. Roussel, *résista* à cette injonction, et ne donna aucun ordre à son bataillon, qui ne parut pas à *la fête religieuse*. Les habitans se sont hautement prononcés en faveur de M. Roussel, et ils veulent lui donner un *éclatant témoignage de leur approbation* en excluant le maire du conseil municipal. »

M. Roussel, — Mammone, — vous entendez.

Comment, *M. le chef de bataillon*, — vous faites de l'opposition contre Dieu ! — vous ne le reconnaissez pas. Laissez-le donc être Dieu, — lui qui vous laisse si bien être chef de bataillon de la garde nationale de Montreuil ; laissez-lui donc sa fête, — **M. Roussel, —** lui qui vous donne en ce moment une si belle fête de quatre mois, — qu'on appelle l'été ; — donnez-lui quelques fleurs, lui qui vous en donne tant, — lui qui pare tous vos pêchers de tant de belles fleurs roses qui deviennent plus tard ces belles pêches que vous nous vendez si bien et si cher. Et vous, honnêtes habitans de Montreuil, — pourquoi traiter Dieu si mal ? Donnez-lui dans votre respect le rang de chef de bataillon de la garde nationale ; — ne le placez pas trop au-dessous de **M. Roussel** ; — ne l'humiliez pas trop ; — il a peut-être encore là-haut un vieux restant de grêle, — et les pêches ne tiendraient pas plus aux arbres

que les hommes à la vie. — Mais soyez tranquilles, n'ayez pas peur de l'offenser, ce serait trop d'orgueil;—il n'éteindra pas pour cela son soleil, — et vos pêches mûriront, — et aussi le raisin pour le vin que vous boirez dans le banquet que vous allez sans doute offrir à votre audacieux chef de bataillon.

Audacieux est le mot. En effet, le téméraire, — tout le monde est pour lui ; eh bien ! cela ne l'intimide pas ; il n'en suivra pas moins la route périlleuse qu'il a osé entreprendre.

Et vous journaliste, — mon bon ami, — comme vous vous sentez heureux ! — Ce n'était pas assez d'avoir un roi constitutionnel, il fallait encore un Dieu constitutionnel, un Dieu condamné à une réclusion perpétuelle dans ses églises.—Comme Montreuil doit envier Paris ! — Paris où Dieu est sous la surveillance de la haute police ; — où, s'il se montrait dans la rue, il serait appréhendé au corps comme perturbateur ; Paris qui sup-

prime ce jour de la Fête-Dieu, — où le peuple et les rues étaient propres ; — Paris qui chicane les fleurs à Dieu, — dans la crainte de n'en plus avoir assez pour jeter à des danseuses en sueur.



Mais cette fête dont vous refusez à Dieu sa part, ne voyez-vous pas que c'est à lui que toute la nature la donne ; — tous ces parfums qui montent au ciel, toutes ces voix joyeuses d'oiseaux qui chantent ; croyez-vous que ces voix et ces parfums ne vont pas plus haut que vous, et qu'après que vous les avez entendues et respirés, — elles s'éteignent, et s'évanouissent ?



A l'heure sainte où l'on sonne à l'église,
 La dernière prière, — au loin silencieux,
 Du sol — on voit monter comme une vapeur grise,
 Sortant de l'herbe et s'élevant aux cieux.

C'est l'encens qu'exhale la terre,
 C'est la solennelle prière,
 De la création entière au Créateur ;
 Chaque fleur, chaque plante y mêle son odeur;

La *campanule* bleue en fleurs dans nos prairies,
 L'*alpen-rose* le pied dans la neige des monts,
 Et le grand *cactus* rouge hôte des Arabies,
 Et les *algues* des mers dans les gouffres sans fonds,
 L'oiseau son dernier chant dans sa verte demeure,
 Et l'homme, des 'pensers qu'il ne sait qu'à cette heure.

Ce nuage divin formé de tant d'amours,
 Monte au trône de Dieu; — dîme reconnaissante
 De ce que doit la terre à sa bonté puissante ,
 S'étend.... et c'est ainsi que finissent les jours.





20. — On m'envoie une sorte de journal qui s'imprime à 120 lieues de Paris, hors de France, — où on donne simplement à entendre que je suis *un mouchard*.

Je n'ai absolument rien à répondre à cela, — l'endroit d'où le journal est daté, se trouvant précisément à quatre cent quatre-vingt mille longueurs de canne de celui où je demeure.

= Je reçois une lettre qui commence ainsi :

Mon cher Alphonse,

L'usage étant généralement adopté de

présenter une adresse aux victimes bien portantes d'un crime non réussi. — Permettez-moi de recueillir ma signature

Je vous conseille fort de changer votre paletot de velours contre une cuirasse ; — et d'élever à la dignité de janissaire le père Michel sur la fidélité duquel vous pouvez compter.

Cte Raël DE G***.



21. — Les députés s'en vont, — les dernières séances se passent — comme toutes les dernières séances.

Quand il s'agit de se faire élire, — le candidat ne recule devant aucune promesse quelque fallacieuse qu'elle soit. — Il n'est

si haute montagne qui n'obtienne la promesse d'un port de mer, s'il lui en prend fantaisie. — Vous leur demanderiez une rivière de café à la crème qu'ils n'hésiteraient pas à la promettre.

Aussi nous divisons les candidatures en candidatures — à l'américaine,

— au bonjour,

— à la tire,

— au renforcement,

— à courre,

— au tir,

— au miroir,

— à la pipée,

— au collet,

— à la ligne,

— au filet,

— à l'asticot,

— à la mouche artificielle.

On promet comme s'il en pleuvait — des ponts, des fleuves, des chemins de fer, des écoles primaires, des églises, des routes, des chemins, des étalons.

Chemins de fer. — La surface de la France ne suffirait pas tout-à-fait aux deux tiers des chemins de fer promis par les candidats.

Canaux. — Si l'on exécutait tous les canaux promis, il ne resterait pas de place pour les chemins de halage, et à plus forte raison pas pour un seul chemin de fer ; — de même que, si l'on exécute les chemins de fer, il faut renoncer à tout canal. Les canaux promis couvriraient, non-seulement l'espace promis aux chemins de fer, mais encore celui réservé aux routes, aux terres labourables, aux bois, aux prairies, aux rues et aux maisons. — Ce serait une inondation, un déluge.

Ponts. — Si l'on exécute seulement la moi-

tié des ponts *jurés* par les éligibles, il ne coulera plus un pouce d'eau à découvert.

Routes et chemins. — Il n'y aurait de pavés et de silex que pour un quart des routes et des chemins ferrés sur lesquels comptent les diverses communes de France.

Autant les députés, à la Chambre, ont horreur des questions d'intérêt matériel et d'intérêt local qui ne prétent ni aux longs discours, ni aux théories ; autant les gens qui les envoient ont à cœur ces questions, seul but de la peine qu'ils se donnent pour élire des députés et se faire représenter par eux.

Il n'y a pas un de nos honorables qui n'ait promis un petit pont, ou une grande route, suivant les localités ; quand ils se présentent aux élections, ils promettent tout ce qu'on veut, ils sont envoyés par vous pour prendre vos intérêts, ils ne l'oublieront pas. Les femmes et les enfans des électeurs les chargent

de leurs commissions, ils n'en refusent aucune; ils mettent sur leur agenda :

— Des réparations à l'église.

— Un chapeau pour la femme de M. F.

— Un polichinelle pour le fils de M. R.

— Un pont sur la rivière.

— Des pralines à la vanille pour la sœur de M. B. — Pas trop cuites.

— Être extrêmement indépendant.

Une fois à Paris, les uns passent le temps à dire : « Très bien ! »

Les autres à faire de longs discours sur les questions les plus oiseuses, ou à demander des bureaux de tabac pour leurs parens et amis.

La clôture finit par arriver, — et on se dit généralement : Je ne suis pas ici pour m'amuser ; — il me faut des réparations à l'église, un chapeau vert, des pralines, un pont, un polichinelle et une extrême indépendance.

Je vais reparaitre devant mes commettans, ils vont me demander compte de la manière dont je me suis acquitté de leur mandat. Aurai-je une sérénade ou un charivari ? — illuminera-t-on ? me réélira-t-on ? ai-je tenu mon pont ? me suis-je acquitté de mon chemin ?

Alors les députés les plus muets demandent la parole ; ils interrompent les discussions les plus animées — pour monter à la tribune et dire :

« Messieurs, je profite de l'attention portée sur la question d'Espagne pour rappeler à la chambre que la commune de *** (Ardèche), a besoin d'un pont. »

Ou bien :

» Oui, messieurs, comme vient de le dire l'honorable préopinant, la liberté tombe en ruine; mais ce qui ne tombe pas moins en ruine, c'est notre église et les bâtimens y attendant, à tel point, que le curé est forcé d'habiter une maison suspecte. »

Sur la fin de la session, ils perdent la tête; leurs diverses commissions se confondent; ils s'écrient : « Député de la France, je serai fidèle à mon mandat ; j'ai promis un polichinelle (hilarité) , je veux dire une grande route à la ville de ***. »

C'est surtout l'*indépendance* qui se montre par bouffées ; le député le plus ministériel pendant la session devient du jacobinisme le plus effréné; il appelle le ministère anti-national; —il demande incessamment la parole *contre le projet du gouvernement*; il arrive à la chambre à la fin d'une discussion dont il

n'a pas entendu un mot; — il a acheté le chapeau vert et les pralines ; il monte à la tribune et dit : « Je ne suis pas de l'avis du ministère. »

Il parle cinq heures pour retrancher 3 fr. du budget.

Il ne rend plus le salut au ministre dont il assiégeait autrefois l'hôtel.



22. — Redouté, le peintre de roses, vient de mourir ; — son âme s'est exhalée avec le parfum des dernières roses, — à la fin de ce beau mois de juin — où , les roses de toute la terre ouvrent leurs encensoirs de pourpre, — et exhalent toutes à la fois leurs parfums, — tellement qu'il semble que le

ciel de juin soit tout formé du parfum des roses.

Redouté, qui n'avait rien perdu de son magnifique talent, avait demandé qu'un dernier tableau lui fût commandé : — M. de Rémusat le lui avait promis ; — mais, en même temps, dans les bureaux du ministère, — on formulait un refus sec et brutal que M. de Rémusat signa sans s'en apercevoir. — A la lecture de cette réponse, — Redouté fut si frappé de surprise et d'indignation — qu'il se trouva mal et mourut deux jours après.



23. — On a reçu, — sinon au ministère des affaires étrangères, — du moins à l'Opéra, — des nouvelles de l'ambassade en Perse. — Ces messieurs ont si bien fait le

affaires là-bas — qu'on a envoyé un bateau à vapeur, — d'une marche très rapide, — pour leur porter l'ordre de revenir : — ils seront à Paris dans le courant du mois d'août. — On sait que cette ambassade n'avait pour but que d'enlever au répertoire certaines entraves. M. Pillet, le nouveau directeur, — membre de la Légion-d'Honneur, — s'alarme fort de son retour ; — aussi, se met-il en état de défense, — et se prépare-t-il à soutenir un siège dans toutes les formes. —

Déjà défense a été faite aux danseuses et aux figurantes de paraître sur la scène pendant les entr'actes et dans les momens où leur service ne les y appelle pas.

= Mon ami, Victor Bohain, membre de la légion-d'honneur, fait paraître, à Londres, un journal français — qui est appelé à un grand succès. — Victor Bohain est tout simplement un homme qui, à tous les

genres de courage, — joint un esprit très distingué — et la bonté la plus parfaite.

= En Afrique, le maréchal Valée, membre de la Légion-d'Honneur, — continue son système d'imprévoyance : — il a défendu sévèrement aux soldats et aux officiers toute correspondance avec l'Europe, — et lui-même ne juge presque jamais à propos d'envoyer des nouvelles au ministère. — A chaque instant, on est dans la plus grande inquiétude au sujet de l'armée d'Afrique.

Il y a un nom bien impopulaire que je vais prononcer, — un nom qui fera froncer le sourcil peut-être à mes lecteurs les plus bienveillans : c'est celui du général Bugeaud, membre de la Légion-d'Honneur. — Eh bien ! s'il y a un homme qui soit capable de faire prendre aux affaires d'Afrique — une face nouvelle, c'est le général Bugeaud. — M. Thiers l'avait senti, lors de son avènement au ministère, et la nomination de

M. Bugeaud était prête ; — mais **M.** *Chambolle* et **M.** *Léon Faucher* s'y sont opposés ,
— et on maintient le maréchal.



24. — J'habite un logement retiré dans un assez beau jardin planté de grands sycomores, d'acacias et de rosiers, — où, réunissant en moi deux personnages d'une fable de La Fontaine, — je suis tout à la fois *l'ours* et *l'amateur de jardins*. Autour de mon jardin, — il y a sept pianos. Malédiction sur les quartiers tranquilles !

Jè connais bon nombre de gens de talent qui vivent dans les quartiers les plus bruyans et les plus peuplés de Paris. — Eh bien ! de temps en temps, sortent d'une de ces

rues un beau livre, — de beaux vers, un beau tableau; — mais, au contraire, les fabulistes, — les gens qui font des distiques pour l'arc de triomphe de l'Etoile, — des comédies *non destinées à la représentation*, après avoir été refusées à tous les théâtres, — des charades pour l'almanach des muses, — des essais sur les mœurs et la philosophie des crapauds, — tous ces gens-là sentent le besoin de la retraite, de la retraite mère de la méditation, — de la méditation père des chefs-d'œuvre.

Je suis tombé dans l'erreur des faiseurs de distiques. En effet, dans les quartiers bruyans, tous les sons se confondent en un son inarticulé, — vague, — monotone, — continu, — semblable au bruit du vent qui souffle dans les feuilles, — ou de la mer qui brise sur la plage. — Nul son n'arrive assez distinct aux oreilles pour occuper l'esprit; — mais au contraire, dans un quartier tranquille, chaque son apporte une idée, et chaque idée une distraction.

Un marchand vient-il à crier dans la rue, — partout ailleurs ce bruit se perdrait dans le bruit général, dans le brouhaha ; — mais ici vous l'entendez et vous suivez l'idée qu'il vous apporte.

Travaillez donc, quand chaque son de la rue vous apporte pour deux jours de souvenirs, de regrets, — d'espoir, — de crainte ; — suivez donc une idée.

On est toujours un peu le mari de ses voisines ; — sous ce rapport seulement, — je me hâte de le dire, — que, comme avec leurs maris, ces dames ne se gênent pas avec leurs voisins ; elles se montrent à la fenêtre dans toutes sortes d'appareils, avec lesquels elles aimeraient mieux mourir que de se laisser voir dans la rue — avec de hideuses papillottes de toutes les couleurs, — avec des yeux bouffis de sommeil.

Elles vous condamnent à entendre épe-
 ler et balbutier pendant un mois la fantaisie
 brillante qu'elles joueront plus tard avec tant
 de succès dans une autre maison... Dès l'aube,
 — nos sept pianos entraient en jeu, hésitant,
 cherchant, — recommençant, — me nar-
 quant. — C'est le matin que je travaille d'or-
 dinaire, et je ne pouvais plus travailler. —
 Des représentations eussent été inutiles, —
 j'imaginai un autre expédient : — je mandai
 M. Leroux, professeur de trompe de chasse,
 et je le priai de me donner quelques leçons.
 — Au bout d'une semaine, j'étais en état de
 répondre aux grincemens du piano par les
 rugissemens nasillards de la trompe. — On
 ne dit rien d'abord ; — mais il me prit deux
 ou trois fois fantaisie de jouer quelques fan-
 fares au milieu de la nuit ; — alors s'éleva une
 clameur universelle. Après de longs pourpar-
 lers, — il fut convenu que je ne sonnerais de
 la trompe que le moins possible, et que je
 n'en sonnerais ni avant neuf heures du ma-
 tin, ni après neuf heures du soir, — moyen-
 nant quoi les pianos s'engageaient de leur

côté à ne pas commencer leurs clapotemens avant neuf heures du matin.

Mais maintenant, — j'ai acquis sur le redoutable instrument une sorte de talent, — et je m'aperçois que mes voisins, — qui autrefois fermaient leur fenêtre avec fureur quand je prenais ma trompe, — semblent m'écouter aujourd'hui avec une sorte de complaisance.

Aussi — comme on ne me redoute plus, — on recommence à ne plus se gêner avec moi. — J'ai entendu ce matin un piano qui couvrirait le chant dont les fauvettes saluent le lever du soleil. — Un voisin prétend que mes pigeons mangent sa moisson, — et profère contre eux les plus terribles menaces. — Un autre jette dans mon jardin les débris de tout ce qu'on casse chez lui, — etc., etc. — Il faut mettre un terme à cette oppression, — et puisque ma trompe n'est plus assez désagréable à mes voisins, — j'annonce publi-

quement que je suis décidé à prendre des élèves.



25. — Le chef du cabinet particulier d'un ministre, **M. L**** donnait audience à **M. Lannier**, député, et, tout en causant avec lui, décachetait une foule de lettres adressées au ministre, — ce qui est à peu près sa véritable besogne. — Mon Dieu ! dit-il d'un air nonchalant, — que c'est fatigant ; — on devrait bien inventer une machine à décacheter les lettres. — Oui ; — mais que feriez-vous alors ? répond avec naïveté **M. Lannier**.

= Les promeneurs s'arrêtent pour admirer les nouvelles maisons construites par **M.**

Victor Lemaire, à l'angle de la rue Laffitte et du boulevard. — M. Guinot a dit spirituellement : — Ce sont des maisons d'or avec quelques ornemens en pierre.

Les bronzes, — les marbres, — les dorures, — rien n'a été épargné. — La frise, sculptée en pierre par les frères Lechesne, représentant des animaux et des scènes de chasse, est presque aussi belle que ce que nous avons de plus beau de Jean Goujon. — Il y a là sept maisons d'un style et d'un goût différens; — et toutes d'une magnificence; — c'est une œuvre de goût et d'art, après laquelle on n'osera plus appeler de belles maisons — ces énormes masses carrées — percées de plus ou moins de fenêtres.



26. On parle beaucoup du rôle singulier que l'on fait jouer à la chambre des pairs : — on ne lui a présenté les lois votées par la chambre des députés, — qu'après la cloture de fait de la session de cette chambre, — de telle façon que son veto devient une sorte de formule dont il est bien convenu qu'elle ne se servira pas. — Il est remarquable qu'un ministère qui est arrivé aux affaires, sous prétexte d'être *enfin* un gouvernement parlementaire, — ait commencé par annuler un des trois pouvoirs, en forçant, au moyen de la coalition, le Roi à nommer M. Thiers malgré ses répugnances personnelles, — anulle ensuite le deuxième pouvoir, qui est la chambre des pairs, par l'apport tardif des lois qu'elle a à voter; — le tout en s'appuyant sur le troisième pouvoir, la chambre des députés, anullé par la corruption. — De sorte que quatre mois ont suffi à l'absorption des trois pouvoirs, — au profit d'une dictature mesquine, il est vrai, mais qui n'en est pas moins une dictature.

La chambre des pairs manifeste un mécontentement assez prononcé, — mécontentement qui se trouve encore exploité par le grand-chancelier, M. Pasquier, et le grand-référendaire, M. Decaze, — qui trafiquent de ce mécontentement avec le ministère

Ces messieurs qui, par leurs parens, amis et alliés, — disposent à la chambre de la majorité, font, l'un maintenir tous les Pasquiers dans les rangs de la magistrature et des finances qu'ils encombrent, l'autre, conserver à M. de Saint-Aulaire l'ambassade de Vienne.



27. — On s'agite de toutes parts pour créer des places et des vacances, et pouvoir donner la curée si promise et si attendue.

Ainsi la place de **M. Daunou**, vivement disputée par tous les députés de la gauche, après avoir été promise à plusieurs, — tels que **MM. Auguis, Jouffroy, Chambolle, etc.**, sera définitivement donnée à **M. Taschereau** pour remplacer la division des communes qu'on lui avait promise; — c'est un commencement de liquidation avec *Le Siècle*.

= **M. Léon Faucher** sera nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat, et chef de la division des prisons à l'intérieur.

= **M. Blanqui aîné**, frère de l'attentat, — ne sera pas, comme on le lui avait promis, directeur de la direction du commerce aux affaires étrangères, mais directeur du com-

merce sous M. *Gouin*, à la place de M. Vincent.

Ces deux nominations, — celle de M. *Léon Faucher* et celle de M. *Blanqui*, sont deux à-comptes pour le *Courrier français*.

= Ce n'est plus à Maroc que va être envoyé M. *Waleski*, — mais à *Mascatte*, près de la Mer Rouge; — ceci est pour le compte du *Messenger*.

= Il est question d'envoyer M. *Jacques Coste*, ancien directeur du *Temps*, à Constantinople. — On ne sait pas plus le sujet de cette mission que de celle de M. *Waleski* à *Mascatte*; — le plus probable est que cela n'a pour but que de donner des missions à ces messieurs, — et qu'une fois qu'ils sont nommés, le but est atteint.



Nous voici, comme vous voyez, en pleine curée.



28. — Il va y avoir, malgré les dénégations, un assez grand mouvement dans le corps diplomatique. — On va mettre à la retraite le baron de *Bourgoïn*, ministre à *Munich*, — le vicomte de *Fontenay*, ministre à *Stuttgart*, — et le baron *Deffaudis*, ministre à *Francfort*.

M. Drouin, — premier secrétaire d'ambassade à Madrid, sera rappelé pour remplacer, à la direction du commerce aux affaires étrangères, *M. Désaugiers*.

Ce déplacement n'a pas pour objet une aptitude spéciale de *M. Drouin* : la véritable raison est que c'est un homme entier, — impérieux, — obstiné, — et que *M. de la Redorte*, le nouvel ambassadeur, ayant lui-même le caractère raide et un peu opiniâtre, il leur eût été à tous les deux difficile et désagréable de vivre ensemble.

Pour *M. Deffaudis*, — la raison qu'on donne de sa disgrâce égaie beaucoup les personnes qui connaissent *M. Thiers*, un peu collet monté de sa nature. — On l'accuse de mêler dans ses dépêches des anecdotes un peu grivoises. — *M. de Fontenay* et *M. Bourgoïn* sont accusés de carlisme.

Voici les prétextes :— la véritable raison est qu'il faut faire des places aux très peu nombreux membres de la chambre des Pairs, — qui sont partisans du ministère.



Continuation de la curée.



29.—*M. Véron* va être, selon les uns receveur-général, selon les autres sous-préfet à Sceaux.

= M. Perrier fils, nommé ambassadeur en Russie, ne veut pas y aller. — Sa position de fortune, — qui rend des services presque désintéressés, — semble lui donner le droit de choisir.

= Il y aura le 14 juillet, à Belleville, un grand banquet radical à 2 francs par tête. — M. Laffitte et Arago en sont exclus comme modérés et aristocrates.

= C'est par erreur que, dans le volume précédent, — j'ai parlé de la chute du *Vautrin* de M. de Balzac. — La représentation, interrompue par une brutalité ministérielle, n'a même pas été jouée.



30. — A l'Académie, les Hugophobes — ont fait ajourner l'élection au mois de novembre prochain, — pour avoir le temps de trouver jusque-là quelque génie qui aurait par hasard échappé jusqu'ici à l'attention. — S'ils ne trouvent rien dans la littérature, ils sont décidés à se rabattre sur M. Pariset, médecin de la Salpêtrière.





AM RAUCHEN.

Ceux-là se vantent d'être sobres, qui ne digèrent plus ; ceux-ci d'être chastes, dont le sang est mort et stagnant ; les autres d'avoir appris à se taire, qui n'ont plus rien à dire ; en un mot, l'homme fait des vices des plaisirs qui lui échappent, et des vertus des infirmités qui lui arrivent.



L'amour que l'on éprouve est tout dans la personne qui aime ; la personne aimée n'est que le prétexte.



Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne ; aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé *le sort*, espèce de puissance ennemie et taquine,

qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux.



On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger, que de recevoir deux aérolithes dont personne n'est responsable.



L'incertitude est le pire de tous les maux,

jusqu'au moment où la réalité nous fait regretter l'incertitude.



Dans l'amour, — il y a une personne qui aime, et l'autre qui est aimée.



Entre deux amans, il n'y a qu'une somme d'amour à dépenser : ce que l'un prend de plus, — l'autre l'a de moins.



Il y a un instinct dans le cœur de l'homme qui le fait s'effrayer d'un bonheur sans nuage. Il lui semble qu'il doit au malheur la dîme de sa vie, et que ce qu'il ne paie pas porte intérêt, s'amasse, et grossit énormément une dette qu'il lui faudra acquitter tôt ou tard.



On demande en général à la vie plus qu'elle ne renferme; nous sommes accoutumés à mettre notre bonheur dans des choses impossibles et notre malheur dans des choses inévitables.



L'espérance et le souvenir ont le même prisme : — l'éloignement. Devant ou derrière nous, nous appelons le bonheur, ce qui est hors de notre portée, ce que nous n'avons pas encore ou ce que nous n'avons plus.



Ceux qui entassent de l'argent ou des honneurs pour le temps où , sans force, sans désirs, ils ne pourront plus en faire usage, me semblent des gens qui, n'ayant qu'une heure à dormir , passeraient cinquante minutes à se faire un lit bon et mou au lieu de dormir leur heure entière sur l'herbe ou sur la terre dure.



A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami.



La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, la seconde à regretter la première.



Quand on est heureux, il semble que l'on en soit fier; que le bonheur n'est pas je-



té au hasard ; mais que le choix que la fortune fait de vous pour vous caresser est une preuve et un témoignage de votre mérite ; vous voulez faire confidence de votre félicité à tout le monde, vous l'affichez sur votre face, et vous semblez réclamer comme un droit l'amitié et la vénération, en votre qualité d'élu de Dieu, qui vous grandit et vous approche de lui par ses faveurs, par ses marques d'affection, comme fait un prince pour ses favoris ; et vous êtes certain que personne ne refusera d'entrer en partage de vos joies et de vos délices.



Mais si vous êtes malheureux, vous sentez que les arrêts de la fortune sont sans appel aux hommes ; que les heureux persuaderont aux autres et se persuaderont eux-mêmes que le sort qui vous frappe est juste : car si l'on mettait en doute la justice du châtiment, ce serait mettre en doute l'équité des caresses. Vous comprenez que les heureux accueilleront mal vos plaintes, comme le légataire universel celles du fils déshérité.



Chacun veut avoir un ami, mais personne ne veut être l'ami d'un autre.



Les hommes ne vous trouvent sage que lorsque l'on partage ou qu'on approuve leur folie.



La plupart des hommes sont persuadés qu'ils sont ce que la nature a créé de plus accompli; qu'ils sont le type le plus parfait de l'homme, et que les autres sont plus ou

moins bien, à proportion qu'ils s'approchent plus ou moins de leur ressemblance; si vous n'avez pas leurs défauts, ou leurs ridicules, ou leurs vices, ils vous croient mutilé; si vous avez des talens ou du génie plus qu'eux, ils vous considèrent comme affligé de quelque superfluité, telle qu'un goitre ou une gibbosité.



La raison humaine est une plaisante chose dans votre bouche, comme dans celle de tout le monde, *il a tort*, veut dire : *il ne pense pas comme moi. Il a raison*, signifie : *il est de mon avis*.

ALPHONSE KARR.

VA 1 1506947